

DE PRISON EN ROYAUME

REPRODUCTION INTERDITE

DU MÊME AUTEUR, CHEZ LE MÊME ÉDITEUR :

Un si grand silence, récit (2018)

La Monnaie des jours (2019)

Notes de l'heure offerte (2021)

L'Attente (2023)

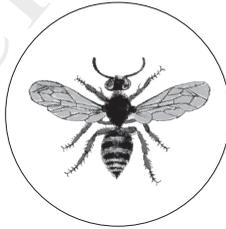
La Nuit des sources (2024)

REPRODUCTION INTERDITE

JACQUES ROBINET

DE PRISON EN ROYAUME

(notes de l'année 2023)



La Coopérative

REPRODUCTION INTERDITE

© Éditions de la Coopérative, 2025
ISBN : 979-10-95066-71-2
www.editionsdelacooperative.com
Diffusion-distribution : Les Belles Lettres

DE PRISON EN ROYAUME

REPRODUCTION INTERDITE

JANVIER

L'année commence en fanfare dans une maison glacée. Appelé à la rescousse, notre aimable plombier se déplace et tout rentre dans l'ordre. Pour en terminer avec la litanie doloriste : mes genoux me font de plus en plus mal. Descendre un escalier ou se lever devient un supplice. Arthrose ou autre chose ? Je ne sais. C'est donc en me traînant que je rejoindrai après-demain l'hôpital. Cette accumulation d'infortune me fait sourire. Je ne sais comment je suis parvenu à mettre une réelle distance entre le corps et moi. Je m'en amuse presque, comme d'un instrument récalcitrant qu'il faut manier avec des pincettes ! À vrai dire, j'aurais préféré commencer cette année sur une note plus triomphante et la marquer d'une empreinte plus lumineuse, mais qu'importe. Le temps de la littérature est peut-être derrière moi ; celui de l'humble vérité commence.

J'écris ces lignes dans la pièce du bas, la seule qui possède un poêle à bois. C'est une chambre en désordre où Renaud a mis son lit. Avec l'indifférence qui le caractérise, concernant le décor, tout ce qui m'entoure est fait de bric et de broc. Cendres et poussière recouvrent les meubles. Contre les murs, des tableaux empilés se chevauchent. Des vêtements s'écroulent du bureau où on les a entassés. Il arrive qu'une poule intrépide saute sur la rambarde de la fenêtre pour surveiller de son petit œil rond ce que je suis en train de faire. Derrière elle, le tronc du grand érable et ses branches dénudées couvrent le ciel d'hiver légèrement teinté de rose. C'est

la première fois que les circonstances m'appellent à écrire dans ce lieu anarchique, qui défie toute volonté d'équilibre et, curieusement, je m'y sens fort bien, y trouvant je ne sais quel confort chaleureux, fait de négligence et d'improvisations hâtives afin que le provisoire se fasse habitable. Il y a une étrange douceur dans ce débrillé : la certitude que la vie est comme une eau distraite et rapide qu'il ne faut pas capturer. Sans me raidir, je me laisse emporter dans ce flux capricieux. Derrière la vitre rougeâtre du poêle, les flammes tressautent comme au fond d'un cratère plein d'ombres très noires. Ces mouvements du feu, semblant masqués par des couches de cendres, ont des prétentions d'enfer de poche. On s'y réchauffe en rêvant au sort de damnés improbables.

Un tel sentiment de sécurité règne ici que toute crainte épouse celle que l'on ressent devant une tragédie sans lendemain, dans un décor d'opéra – la certitude que toute douleur est fictive et toute larme pour de rire, comme disent les enfants. Car c'est bien du souvenir inconscient d'une enfance douillette, malgré le grand froid qui règne à l'extérieur, que se soutient l'étrange quiétude que je ressens en cet endroit qui me ressemble si peu, à l'orée d'une année menaçante, mais comme acquittée dès l'origine de ses erreurs et tourments. C'est comme un hors-monde, un espace sécurisé où seule la tendresse peut accéder. Qu'il s'agisse de la tanière de Renaud, n'est pas fait pour me surprendre ! Dans son aura, rien de fâcheux ne peut m'arriver.

J'ai repris la lecture de *La traversée de l'en-bas*, ce livre de mon cher Maurice Bellet que la Providence m'a remis entre les mains avec une sorte d'impérieuse obligation. C'est l'homme que j'aimais que je retrouve entre ces pages, avec son enthousiasme et la conviction d'avoir découvert un trésor à partager de toute urgence. L'exultation de cette trouvaille était si grande, et si grande aussi la détresse de ne jamais trouver les mots adéquats qui sauraient ne pas la trahir... Comme il me manque, cet explorateur des gouffres toujours plus profonds d'où émergerait la lumière qui guérit et restaure ce qui est perdu ! Il ne se remettait pas d'avoir fait lui-même une telle descente

dans l'abîme. D'en avoir été arraché lui donnait ce visage d'enfant radieux, bouleversé de joie. Dire, partager, sauver, telle était son ambition permanente. Pour y parvenir, il fallait tout réinventer, trouver d'autres chemins, un nouveau langage.

Ces pages sont comme une fugue qui ne cesse de reprendre le même thème pour aller plus haut. La vraie poésie, celle qui se rit des règles et du convenable, jaillit ici sans retenue. S'agit-il d'un essai théologique ? Non, mais bien d'un chant de joie venu de la nuit : « Vous n'êtes pas condamné. Quoi que vous ayez fait, quelle que soit la honte qui vous submerge, tout peut être lavé et vous pouvez renaître. Il suffit pour cela qu'une vraie rencontre soit possible, au fond du gouffre. Il suffit d'une vraie parole, d'un sourire peut-être, qui restaure votre image souillée, la détruit, vous permette d'accéder à cette bonté en vous que vous ne savez pas. » Je paraphrase ce livre impossible d'un très grand philosophe qui cherchait les mots les plus simples pour rendre compte de son voyage au bout de la nuit. De cette traversée du mal, ne nous parvient qu'un chant d'amour bouleversant. J'ai eu le bonheur de me réchauffer à ce feu de joie qui repoussait ses cendres, pour renaître sans fin de ses braises. Oui, cher Maurice, tu me manques, mais tu demeures.

J'attends la voiture qui doit me conduire à l'hôpital. En Toi, j'ai mis ma confiance. Que je ne sois jamais séparé de Toi ! Ne me restent que ces invocations de pauvre qui s'élèvent de moi, telle une respiration spontanée. Le temps n'est plus des grandes phrases, ni des discours névrotiques. Il s'agit seulement d'obéir à cet instinct profond qui me pousse à faire confiance, à me remettre entre Ses mains. Si je devais mourir bientôt, grâce Te soit rendue pour l'amour rencontré et partagé en ce monde, Renaud en premier.

Plus tard. Arrivé à l'hôpital sans encombre, je me présente au service comme convenu. L'infirmière m'accueille avec stupéfaction : « Vous n'avez pas été averti que l'opération est reportée au 16 ? » Non, certainement pas ! Faute d'une secrétaire qui n'a pas transmis le message. On me remplit un nouveau bon de transport et on me réexpédie. Très difficile à digérer ! Je m'étais préparé de

mon mieux psychologiquement. Tout est à reprendre, sans compter les nouvelles démarches administratives et autres que je vais devoir refaire. Il me faut un certain temps dans la voiture de retour pour, me souvenant de ce que vit la population d'Ukraine, relativiser cet incident et calmer ma colère. La gentille conductrice noire me propose en souriant une petite bouteille d'eau que j'accepte bien volontiers.

La nuit du cœur.

Le ludion affolé cherche la lumière avec des semelles de plomb qui le retiennent au fond de l'eau.

Mais un autre souffle soulève l'impossible qui s'émiette.

Un autre – là.

J'ignorais alors combien j'allais avoir besoin de cette Force, de cet Autre. En cet abandon, toute terreur s'efface.

Faut-il écrire encore ? Je suis comme unealebasse vide qui résonne autant des coups que des caresses. Comment retenir ces effluves rapides qui m'attirent, ou me repoussent ? Il m'arrive de penser que les mots qui ne sont pas capables de bâtir un asile de paix, sont inutiles. Comment revenir au plus simple ? Ma sœur, que sa maladie ravage, me parle de son envie de mourir. Où sont les mots qui guérissent, consolent ? Je pense à cette « traversée de l'en-bas » sur laquelle Maurice Bellet a écrit tant de pages. Hélas ! la plus belle musique devient inaudible quand toutes les parois se resserrent. Le meilleur se retourne comme une arme offensive. Tout blesse, car tout est à vif. Comment accompagner sans offenser par trop de maladresse ?

Page blanche, écran vide – attraction irrésistible de me perdre dans cette neige, de m'enfoncer dans ce silence. Écrire pour lutter contre ce vertige, ou bien pour y consentir ? Les mots, porteurs de prière, m'enserrent, me recouvrent, me poussent à ne pas infléchir mon attente, à être fidèle à l'injonction la plus secrète de mon cœur.

Ils révèlent la lumière qui sourd dans la nuit de ma conscience. Me mettre à leur service, les écouter... Ils écartent les obstacles, obéissent à une voix qui les enchante. Je sais que je risque de me perdre dans ce brouillard d'apparence abstraite. Pourtant, rien de plus puissant que la joie qui éperonne ces mots. Inlassablement, ils me guident vers l'auberge du soir. Quand nous faisons halte pour reprendre souffle, le silence leur donne à boire. Les mots aimés ne survivent que par lui. Ce n'est pas un silence hostile, mais plutôt un trou dans le Néant, une fissure dans la roche opaque d'où la source jaillit. Ici, les images défont, s'alarment de leur impuissance.

Je parle d'une Paix souveraine que le langage ramène vers moi comme une grande vague qui enfle, se déploie et vient nourrir le sable : ma sécheresse qui aspire à être vivifiée. Comme il est difficile de garder la mesure dans cette course vers plus de lumière et plus de joie ! Il y a une miséricorde de la parole, une indulgence qui pardonne les faux pas. Peu importent ces trébuchements d'enfant s'émerveillant de marcher et d'avancer en titubant vers la voix aimée qui l'appelle, l'encourage. Je dis le plus difficile, le moins recevable peut-être : la vocation du verbe à nous attirer vers l'invisible et l'inaccessible. Je décris des passages de frontières, des reprises ; le déroulement d'une fugue qui, avec peu de moyens, s'arrache au sol pour se perdre dans le ciel. Comment ne pas pressentir le danger de ce consentement à la sollicitation qui vous presse ? Si proche du délire, parfois, cette ébriété de la joie ! Mais je continue, sans fausse honte ni scrupule, à me laisser porter par ces mots qui se fauillent dans l'obscur pour trouver des brèches de lumière. Peut-être est-ce d'avoir si longtemps cherché sur un divan une hypothétique délivrance que je peux affirmer la grâce qui soutient une parole en lutte contre le mensonge. D'avoir si longtemps mené ce combat permet aujourd'hui l'élan intrépide qui force les barrières du conformisme, pour délivrer le chant de sa nuit.

Que je sois poète, écrivain, religieux ou pas ; tout cela ne veut rien dire. Seule importe la traversée du chant qui n'a jamais cessé, mais que je n'entendais pas ou bien si rarement, par obéissance à ce monde qui massacre la musique. *Ils ont des yeux et*

ne voient pas, des oreilles et ils n'entendent pas... Ne plus faire obstacle à cela qui en moi chante, aime et se réjouit du peu de vie qu'il lui reste.

Ayant écrit ces lignes, je ne reconnais plus la nappe blanche du festin. Ai-je trahi le chant ? Il faut laisser la page se refermer sur ce qui l'émeut et la trouble. Laisser la vague mourir. Et se réjouir encore de la vibration du silence, de ses ondes musicales.

Pourquoi tel livre m'emprisonne-t-il quand tel autre me libère ? Une pensée très conceptuelle qui noue avec rigueur les mailles d'un raisonnement a tôt fait de me renvoyer à une autorité rigide. Très vite, je me sens oppressé, écrasé, et ne me reste que la capacité de m'absenter par le rêve, tel le mauvais élève que je fus. Pour me surprendre et me réjouir, il faut que tout suggère sans s'imposer, et que la pensée qui m'invite à la suivre soit trébuchante, capable d'avouer son ignorance malgré sa fermeté. Je me tourne davantage vers les poètes que les philosophes, vers les mystiques plutôt que les théologiens. Faut-il y voir un éloge de la paresse, ou une revendication adolescente de liberté ? Je me suis toujours défié des « pères sévères », qu'il s'agisse du mien ou de Lacan en passant par tous les enseignants qui trop se prennent au sérieux. Plutôt que d'être enseigné, je désire être séduit. C'est peut-être une des raisons qui me fait aimer les textes fragmentaires, pleins d'incomplétude, de questions sans réponse immédiate, de déchirures et de trous.

Plus que tout, j'aime la surprise de brindilles qui s'enflamment. L'important, ce n'est pas le chemin goudronné, mais le feu qui jaillit à l'improviste et le voleur qui s'en empare.

Désarroi : être encore là dans cette vacuité du jour offert. Une lumière sourde force le ciel gris. Les arbres semblent méditer. J'envie ce monde concentré sur une richesse voilée qui m'est inaccessible.

Constatation de la facilité avec laquelle je me projette, pour le meilleur ou le pire, sur ce qui m'entoure. Je me résous très mal à accepter son indifférence. Miroir, mon beau miroir, que dis-tu de

moi ? Oh ! tendre amour, pourquoi tant d'absence dans ton regard qui m'effleure sans me voir ?

Ainsi l'enfant, incapable de se distancier du monde qui est le sien. Trop de douceur inaccessible.

Une clarté rose monte à l'horizon, à travers un fouillis de branchages dénudés. C'est loin, derrière la vitre, comme une promesse invérifiable. Et déjà, cela s'évanouit. Il suffit que s'épaississe la couche des nuages ; l'intensité du refus. Solitude envahissante.

Effort intense pour rendre la réalité habitable. Regarder le plus proche. Réapprivoiser les objets quotidiens : le désordre du bureau, le crayon posé sur un bloc de papier, ce que ma main peut saisir – tant de hochets prêts à tinter.

Et les livres, bien sûr, la possibilité de confidences sans fin. Mais il faut, pour les ouvrir, renoncer à l'autre attente, celle qui pétrifie. Il faut briser le miroir, désengager le cœur.

Dehors, plus aucune lueur. Seule l'ardoise magique sur laquelle tout peut s'écrire sans risque, puisque tout peut s'effacer. Quand la présence se retire, l'espace vierge se révèle. (Cela ressemble à une grève abandonnée par les flots. Les oiseaux se posent sur le sable. Il y a aussi des algues brillantes et des morceaux de bois flotté.) Un monde malléable, sans complaisance ni séduction, surgit. Dessiner sur le sable est sans danger. On peut apprendre à improviser sans censure.

Ce rien d'aujourd'hui, le retrait des couleurs, l'absence qui se confirme : étrange soulagement. Ne plus dépendre d'un ravissement.

Oui, la possibilité de se lever, de faire le tour de ce bureau, de changer la place d'un objet, de tracer une phrase sans savoir où elle ira.

La possibilité de laisser s'écouler le temps sans se crispier sur sa perte. Oui, plaisir de *perdre son temps*. Nul n'exige des comptes. Nul ne s'offense d'une liberté si douloureusement acquise.

Éblouissement en cette absence de lumière ; celle d'une ville assiégée dont tombent les remparts. Grand va-et-vient sur la place conquise. Possibilité d'allumer des feux de joie sous le ciel noir.

Vivre ne dépend pas des caprices de l'atmosphère ou de l'humeur de ceux qu'on aime.

Trio pour clarinette de Brahms. Ornée d'enrichissements variés, la même longue phrase que rien ne distrait ; la même invitation insistante à se perdre, à s'oublier, à consentir à la joie d'être au monde. La clarinette, cet instrument si fluide, qui associe l'air et la lumière. Je relève une fois de plus chez Brahms un mélange de douceur et de force. C'est comme une course-poursuite entre désir et langueur. Débat sans angoisse, tant la puissance du désir fraie sa route avec certitude. Tout au plus une traversée de la douleur, écartée sans complaisance. C'est ce qui le sépare de Schubert, de ses hésitations, de son long combat résigné contre la mort. L'un brûle la neige, l'autre s'y perd.

Un livre sans paragraphes, un raisonnement trop bien construit, me déroutent. Je cherche l'issue. Julien me disait que les maisons devraient toujours comporter une pièce inachevée.

L'Enfer crée les dogmes. Comment aimer sous la contrainte d'une vérité que tant de murs étayent ? Le Christ écrit sur le sable. L'institution construit la *Somme Théologique*. (Saint Thomas d'Aquin n'y attachait guère d'importance, à la fin de sa vie.) Saint François et Thérèse de Lisieux sont les plus grands docteurs de l'Église.

Parvenu sur ce versant austère où la vie pèse très lourd et où la mort hésite à la décharger, comment avancer encore sans récriminer ? Il faut recourir à l'enfant qui demeure en nous curieux de tout, au risque de se faire sermonner par le vieillard désabusé qu'il importune de sa joie. C'est intéressant de découvrir en soi ce mélange d'amertume et de fraîcheur, et de passer de l'un à l'autre sans trop s'en étonner. Garder une certaine insouciance aplanit les montagnes, sans combler les abîmes.

Aujourd'hui, c'est promis, je ne parlerai ni du ciel ni des arbres. C'est difficile, comme de se priver de roues supplémentaires quand on apprend à monter à vélo !

Il y a un grand confort à revisiter toujours le même lieu. Je me suis attaché si fort à ce petit coin du monde que je n'arrive plus à m'en séparer sans avoir le sentiment de le trahir. Faut-il renouer

sans cesse avec l'enfant geignard qui refuse de lâcher la robe de sa mère ? Retour du même comme le reconnaît la psychanalyse : insupportable ! Les premiers enracinements sont si forts qu'ils rétrécissent le monde à l'espace d'un berceau. Si rares les poètes qui ne tombent pas dans cette fade répétition.

Puissions-nous à la fin de notre vie être secouru par l'enfant que nous avons trahi. Nous l'avions enchaîné à la porte de la chambre des parents, alors qu'il rêvait de courir le monde. Qu'il revienne sans rancune pour nous ouvrir la porte du ciel.

Je parle trop de l'enfance par nostalgie, et pas assez d'elle en sa capacité de s'émerveiller.

J'aime, je l'avoue sans honte, l'appel de l'écriture. Il s'agit à chaque fois de surprendre le rossignol qui veut chanter. Mais je manque souvent de prudence, me précipitant au risque de l'effrayer. Quand il s'envole, je n'écris plus que des regrets.

Choisir d'écrire l'attente du chant ou sa transcription plus ou moins brouillonne ? Toute écriture ne se soutient que de son attente. Quand elle croit trouver, il est souvent trop tard – le fruit s'est détaché, a pourri.

Sur Facebook que je visite peu souvent et où j'ai, semble-t-il, des centaines d'amis inconnus ou virtuels, je suis submergé par un nombre infini de photographies. Qu'elles soient belles, vulgaires ou indifférentes, importe peu. Ce qui m'interroge c'est l'inanité de la parole, sa rareté, comparé à ce torrent visuel. Une photo isolée peut inviter à entrer dans la magie de ce monde. Prise parmi tant d'autre, elle participe d'un grand ensevelissement boueux. Tout devient uniforme, le pire et le meilleur confondus. Cette grande marée reflète ce monde où la vitesse emporte tout vers une mort grise. Le regard supplée à la parole quand toute gravité s'efface. Il effleure, vole, passe et oublie. Facebook est un Musée de sensations éperdues qui s'agitent dans le vide.

Irritation, colère sourde... Je me réveille d'humeur massacrate après

quelques cauchemars stupides – telle cette bribe qui me revient : il s’agissait de l’emporter sur quelqu’un dont le souvenir m’est désagréable. Pour cela, je devais faire passer trois oranges avec un maillet dans un filet qui ressemblait à celui des gardiens de but dans le football. Je m’exécutai. Les oranges rentrèrent et ressortirent de l’autre côté. Mon adversaire en conclut que j’avais perdu puisque mes projectiles n’étaient pas restés prisonniers de la cage, pourtant ouverte de part en part. J’étouffais d’une rage impuissante devant tant de mauvaise foi et me réveillai le cœur battant.

D’où me vient cette colère d’être au monde ? C’est comme être pris dans un tourniquet dément d’injustices et d’humiliations, de revendications et de ricanements. Tout est aussi stupide qu’irréparable pour l’enfant bafoué que je porte en moi. Et tout naturellement me revient en mémoire le « delenda est... » que Lacan (ou ses sbires, car il avait presque perdu la tête à cette époque) proféra avec une jouissance sardonique au moment de dissoudre l’E.F.P., l’école de psychanalyse qu’il avait fondée, dont j’étais membre et qui ne devait pas lui survivre. Ayant écrit cela, je peux reprendre haleine, en calmant l’enfant mal remis de trop d’abus de pouvoir, qui vient crier son ressentiment au plus profond de mon sommeil. Ne serons-nous jamais débarrassés de cette grenade mal dégoupillée, hochet misérable et terrifiant ?

Consentir à mourir, c’est libérer l’espace pour vivre encore.

Comme on ramène les coins d’un drap pour le plier, j’essaie de réunir les distances qui s’éloignent. Ma vie est comme une étoffe prise dans le vent qui la secoue, la déchire et me l’arrache par lambeaux.

Que de complaisance à s’attarder ainsi ! La difficulté, c’est de maintenir une ligne claire, sans consentir aux caprices des humeurs. La vraie vieillesse s’éprend de ses plaintes. La pensée s’efface devant la sensation. Signe que le naufrage a débuté.

Lisière, mot d’ombre et de lumière ; lierre détaché du mur opaque. J’erre sur cette frange qui n’appartient à aucun royaume, *no man’s*

land entre la vie et la mort. Où s'achève le chant ? Où commence le silence ? Sur ce bord, l'enfant accompagne le vieillard. Voyage sans embûches de Tobie avec l'ange. Compagnonnage de l'aveugle et du voyant. La fin s'éclaire de ses débuts. Toute la vie palpite en ce mince liseré. Elle défile comme le ruban du négatif d'un film. Les images passent, se chevauchent, s'apaisent. Seul demeure le sourire de l'enfant qui a traversé la sombre forêt. Le vieil homme écoute son récit de voyage ; les étapes se brouillent comme les ombres des platanes sur une route déserte. Seul ce qui s'accorde demeure lisible. Toutes les aspérités de la route s'effacent. C'est comme un collier brisé dont toutes les perles se rassemblent, ou la basse continue et paisible d'une musique sauvage. Les non-sens s'illuminent. La lisière est un repère d'étoiles. Le vieil homme s'incline pour ne rien perdre des confidences enfantines. Jamais trop tard pour découvrir l'ange qui nous précède. Écrivant ces choses sans savoir d'où elles proviennent, je regarde sur ma table grandir, s'amenuiser puis s'étendre plus encore la trace lumineuse qu'y dépose le soleil. Ce jour nouveau ne trahit pas le chant de sa frontière.

Belle promenade dans la forêt du côté de Larchamp. Beaucoup de bouleaux abattus jonchent le sol et de nombreux conifères sont morts ; mais le soleil hivernal frappe les feuilles desséchées qui tiennent encore, rutilantes comme des bronzes noirs. On marche longtemps avec bonheur sur les allées blanches que côtoient les rochers convulsés où surgissent les grimaces de visages nés du hasard, quand ce n'est pas un éléphant pétrifié qui hume de sa trompe la poussière du sentier. Personne en ce jour de semaine. Joie de marcher auprès de Renaud, malgré mes genoux douloureux. Oublié de penser à l'épreuve qui m'attend dans quelques jours. De tels moments suffisent à justifier notre vie et la joie d'être au monde. Je me suis souvenu du chant des lisières qui m'a visité ce matin. Même réconciliation avec soi-même.

Amour, arbres, rochers, vent froid, ciel ensoleillé – poème de l'instant. Sans autre trace que celle de nos pas, ni oiseaux visibles aujourd'hui.